

# ZOÉ,

OU

## L'EFFET AU PORTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. <sup>k</sup>DUMERSAN ET AUBERTIN;

*Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la  
Porte Saint-Martin, le 28 Décembre 1820.*

---

PRIX : 1 FR. 25 C.

---



PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre,  
Boulevard Saint-Martin, n°. 18.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT.

---

1821.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

---

---

COURVAL, riche Négociant, établi à  
Saint-Domingue. . . . . M. PERRIN.  
SAINVILLE, son Associé et son ami. . M. FÉLIX.  
SABORD, Contre-Maitre du vaisseau le  
*Saint-Nicolas*. . . . . M. MOESSARD.  
Mad. DE SAINT-ANGE, jeune Veuve  
provençale. . . . . Mad. FLORVAL.  
Mlle. DE VERTBOIS, (vieille à pré-  
tentions.) . . . . . Mad. ST.-AMAND.  
ZOÉ, jeune créole. (Ingénue.) . . . Mlle. JENNY  
VERPRÉ.



*La Scène se passe à Saint-Domingue.*

---

# ZOÉ,

ou

## L'EFFET AU PORTEUR,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE COUPLÉTS.

---

*Le Théâtre représente un site de l'Île de Saint-Dominique ; sur le devant, l'extérieur d'une jolie habitation, et un Pavillon à la droite de l'Acteur ; à droite et à gauche, quelques rosiers, des chaises de jardin, arrosoirs, etc, etc.*

### SCÈNE I.

**COURVAL, SAINVILLE (1).** *Ils entrent ensemble, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*

**SAINVILLE.**

Ah ! te voilà, Courval ; d'où viens-tu donc ? je t'ai cherché ce matin inutilement dans toute l'habitation.

**COURVAL.**

J'étais allé chez un de nos voisins, ce pauvre Wilson... il est malade.

**SAINVILLE.**

On est venu, de la part de Durfort, offrir de terminer pour cette affaire des sucres.

**COURVAL.**

J'ai réglé avec Wilson, et je suis entré en arrangement pour cinquante mille francs.

**SAINVILLE.**

Durfort en offrait soixante mille comptant.

---

(1) Les acteurs sont en tête de chaque scène comme ils doivent être placés au théâtre.

COURVAL.

L'autre nous paiera à terme, je le sais; mais, il est père de famille, son habitation a été dévastée, il y a quelques mois; il faut avoir des égards.

SAINVILLE.

Au fait nos affaires ont prospéré, et cette petite différence ne nous ruinera pas.

COURVAL.

Mon ami, il était entouré de sa femme et de ses enfants... Quand j'ai consenti à terminer ce marché qui lui est fort avantageux, la joie a éclaté sur toutes les figures... sa femme en a paru deux fois plus jolie... elle est jolie, madame Wilson.

SAINVILLE.

Mais oui, elle est fort bien.

COURVAL.

On est heureux d'avoir une jolie femme.

SAINVILLE.

Oui, quand elle est douce et bonne.

COURVAL.

Eh! mon cher Sainville, c'est cette beauté-là que j'aime.

*Air : Loin des rayons brûlans du jour :*

Le Ciel, en créant les attraits  
Dont il a partagé la femme,  
Voulut qu'en lisant sur ses traits  
On connût le fond de son âme.  
Ne crains pas qu'un masque trompeur  
T'abuse par sa perfidie...  
Quand ses yeux peignent un bon cœur,  
Une femme est toujours jolie.

SAINVILLE.

Tu ne m'as jamais parlé des femmes avec autant d'enthousiasme. Est-ce que tu serais amoureux?...

COURVAL.

Moi!...

SAINVILLE.

Non, cela ne se peut pas, avec ta réputation de philosophe... Tu t'es si souvent moqué de moi, lorsque je te parlais

de mes amours avec ma jeune cousine ; que je me moquerais bien de toi à mon tour , si cette âme forte cédait comme une autre à un tendre sentiment , si ce cœur imprenable était enfin subjugué !

COURVAL.

Moi , subjugué ! non , mon ami ; si je me marie , ce sera par raison : à la tête d'une riche habitation , maître d'une fortune considérable , je me vois sans héritiers , je puis faire le bonheur d'une femme aimable , je puis me marier ; mais sans être amoureux.

SAINVILLE.

Autre folie , mon cher Courval... tu es quelquefois d'une bisarrerie...

## SCÈNE II.

SAINVILLE , COURVAL , ZOË , *accourant.*

ZOË.

Monsieur Courval ! monsieur Courval ! Sabord est arrivé.

COURVAL.

Eh ! mon dieu , mademoiselle , d'où vous vient donc cette joie excessive ?

ZOË.

Dame... ce pauvre Sabord . il y a deux ans que nous ne l'avons vu ; je puis être bien aise de le voir revenir en bonne santé ; il a débarqué hier au soir avec le... le... ah ! mon dieu ! comment appellent-ils donc ce vaisseau-là... le... ah ! *Le Saint-Nicolas.*

COURVAL , *vivement.*

Le Saint-Nicolas , capitaine Robert?... Oh ! c'est lui !... Mercourt me l'a annoncé , il faudra remplir mon engagement.

SAINVILLE.

Ton engagement ? explique-toi , mon ami , aurais-tu fait , sans que j'en fusse instruit , quelque mauvaise affaire ? Ne crains rien , toute ma fortune est là pour la réparer : je la tiens de toi , ce ne sera qu'une restitution.

COURVAL.

Oui, oui, je crois que j'ai fait une mauvaise affaire : mais ta fortune n'y peut rien.

zoé, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc ce matin ?...

COURVAL.

Sainville, fais-moi le plaisir d'aller à bord du vaisseau qui vient d'arriver, de voir le capitaine Robert, et de savoir s'il n'est chargé pour moi d'aucune commission.

SAINVILLE.

J'y vais, mon ami. (*En s'en allant.*) Je n'y conçois rien.

## SCÈNE III.

COURVAL, ZOÉ.

COURVAL, *sans penser que Zoé est là.*

Elle arrive donc, cette femme que j'ai tant désirée ; et que je crains tant aujourd'hui !... Ah ! c'est qu'alors mon cœur était libre... Se peut-il qu'une enfant de seize ans, confiée à mes soins et à mon amitié par son père mourant...

zoé le considère avec malice, et dès qu'elle s'aperçoit que Courval la regarde, elle s'occupe à arroser des fleurs.

Air : *Celui-là je le tiens bien.* (De Paul et Virginie.)

Le soleil, par sa chaleur,  
Flétrit la fleur que j'arrose,  
Vers la terre avec douleur,  
Je vois pencher cette rose, (bis.)

(*Elle l'attache au treillage.*)

Donnons-lui vite un soutien  
Un peu d'aide fait grand bien.

COURVAL.

Tu étais là, Zoé ?

ZOÉ.

Qui, monsieur Courval, je soigne mes fleurs..

*Même air.*

Comme elles, fille à seize ans  
 A besoin qu'on la dirige,  
 Et craint les souffles brûlans  
 Qui vont dessécher sa tige : (*Bis*).  
 Un époux est son soutien,  
 Un peu d'aide fait grand bien.

COURVAL.

Le conseil est fort bon, Zoé.

ZOÉ.

Il faut en profiter, il faut vous marier, Monsieur Courval.

COURVAL.

C'est aussi ce que je vais faire.

ZOÉ, *vivement.*

Comment... vous allez... vous marier...

COURVAL.

Oui : cela te fait-il plaisir ?

ZOÉ.

Cela dépend de votre choix.

COURVAL, *soupirant.*

De mon Choix !

ZOÉ.

Vous soupirez ! vous avez l'air peu satisfait.

COURVAL, *embarrassé.*

Il est vrai que...

ZOÉ.

*Air : A l'âge heureux de quatorze ans. (De Romagnesi.)*

Le mariage quelquefois  
 Peut donc inspirer de la crainte ?

COURVAL.

Oui, quand l'intérêt fait un choix,  
 Ou qu'on le forme avec contrainte,  
 Lorsqu'à l'objet qui nous est cher  
 Cette chaîne étaye notre âme,  
 Le mariage est un enfer !

ZOÉ.

Ah ! ne prenez donc pas de femme !

COURVAL, *la regardant avec expression.*

Maïs lorsqu'on se trouve séduit  
Par une douce sympathie  
Dont l'influence nous conduit  
Vers femme sensible et jolie,  
Lorsqu'à des nœuds bien assortis  
Un tendre penchant nous invite,  
L'hymen est un vrai paradis !

ZOÉ.

Ah ! mariez-vous donc bien vite  
Si l'hymen est un paradis,  
Ah ! mariez-vous donc vite.

(*Avec timidité.*) Vous allez sans doute épouser une femme bien riche ?

Non.

COURVAL.

ZOÉ.

Bien jolie ?

COURVAL.

Je n'en sais rien.

ZOÉ.

Vous n'en savez rien ?

COURVAL.

Non.

ZOÉ.

Qui vous aime bien, sans doute ?

COURVAL.

Je l'ignore.

ZOÉ.

Vous l'ignorez ?

COURVAL.

Oui.

ZOÉ, *pleurant à moitié.*

Eh bien ! il ne faut pas l'épouser.

COURVAL.

J'y suis forcé.



ZOÉ.

Qui vous y engage ?

COURVAL.

L'honneur !

ZOÉ.

Et vous ne savez pas si elle vous aime !.. (*D'un ton décidé.*)  
vous ne l'épouserez pas.

COURVAL, *sèchement.*

Zoé, vous oubliez !..

ZOÉ.

Vous me grondez, je m'en vais. (*Elle se sauve.*)

## SCÈNE IV.

COURVAL.

Le drôle de petit caractère ! oh ! je ne puis en douter, elle m'aime ! oui, mais cette femme qui vient de deux mille lieues d'ici, que je me suis engagé à épouser, pour finir un procès qui ruinait ma famille ! Ah ! Courval qu'as-tu fait ? il est bon quelquefois d'avoir de l'originalité ; mais celle-là est un peu forte.

Air du Diable en vacance.

Courant sur la terre  
Après le bonheur,  
Nous ne pouvons guère  
Éviter l'erreur,  
A sa loi bizarre  
Cédant à son tour,  
Heureux qui s'égare...  
En suivant l'amour.

## SCÈNE V.

COURVAL, ZOÉ, *arrivant timidement.*

ZOÉ.

Êtes-vous encore fâché ?

Zoé.

COURVAL.

Oui, Mademoiselle.

ZOÉ.

Monsieur Courval, j'ai fait mal; je viens demander pardon.

*Air : Dans le couvent de Saint-Remi.*

Je n'ose m'approcher de vous,  
 Je vous le dis sans feinte,  
 Vos yeux expriment le courroux,  
 Et m'inspirent la crainte.  
 Vous voudriez à vos genoux  
 Voir tomber la coupable:

Vraiment, Monsieur (*bis.*) j'en serais bien capable,  
 Mais il faut, voyez-vous, (*bis.*)  
 Prendre un air plus aimable.

COURVAL.

Voilà une jolie manière de vous excuser. Zoé, je vous ai jusqu'à présent passé des folies, des inconséquences, à cause de votre extrême jeunesse; mais songez que vous avez seize ans et qu'à cet âge on n'est plus un enfant.

ZOÉ.

Ah! mon Dieu, il faudrait qu'une femme fût raisonnable à seize ans, quand il y a des hommes qui ne le sont pas à trente.

COURVAL.

Encore, Zoé!... A compter d'aujourd'hui je vous traiterai différemment, et d'abord, je ne vous tutoierai plus.

ZOÉ.

Vous ne me tutoierez plus?

*Air : Sur le rocher.*

Pauvre Zoé vous a mis en colère,  
 Sans le vouloir elle a pu vous déplaire:  
 Mais vous deviez lui tenir lieu de père,  
 Vœux superflus!  
 Non, vous ne l'aimez plus.

(*Elle pleure et s'éloigne.*)

COURVAL.

*Même air.*

Elle riait et chantait tout-à-l'heure,  
 Et pour un mot voilà Zoé qui pleure :  
 Elle s'éloigne. . Allons, qu'elle demeure,  
 C'est un enfant,  
 Et je suis indulgent.

*(Elle revient se jeter dans ses bras.)*

ZOÉ.

Vous m'avez pardonné tout-à-fait ?

COURVAL.

Oui; mais il faut à l'avenir être plus réservée.

## SCÈNE VI.

COURVAL, SABORD, ZOE.

SABORD.

Votre serviteur, monsieur Courval, bonjour, mademoiselle Zoé.

ZOÉ.

Bonjour, monsieur Sabord.

COURVAL.

Eh bien ! Sabord, après deux ans de voyage, te voilà de retour.

SABORD.

Oui, monsieur Courval. J'arrive de la France, et je suis prêt à repartir au premier bon vent, sarpejeu !

*Air : Garde marine à Rochefort.*

Avec nos meilleurs matelots,  
 Je veux faire le tour du monde,  
 Qu'après de nous l'orage gronde,  
 Je nargue les vents et les flots :  
 Mais il est un point qu'on oublie,  
 Et qui pourtant serait fort bon :  
 Je voudrais que femme jolie

Augmentât notre cargaison.  
 Si je trouvais sur ce rivage  
 Une compagne de voyage  
 Qui voulût suivre un bon garçon,  
 Content du sort.  
 Heureux Sabord. } (bis.)

Soudain je quitterais la terre,  
 Puis, embrassant ma ménagère,  
 Je chanterais (bis.) et vogue (bis.) la galère,  
 Et vogue (6 fois.) la galère. bis  
 Vogue la galère. (bis.)

COURVAL.

La traversée a-t-elle été heureuse ?

SARORD.

Excellente, monsieur Courval, quelques coups de vent par ci par là, du gros temps, du calme ensuite : au total, nous avons été contents. Dame ! on n'a pas toujours le vent en poupe.

Air : du *Verre*.

Pour celui qui tient le timon,  
 C'est, sur mer comme dans le monde :  
 Le grand point est de tenir bon  
 Au moment où l'orage gronde ;  
 Puis, nous avons les calmes plats  
 Qui n'avancent pas les affaires,  
 Mais trop heureux quand on n'est pas  
 Démâté par quelques corsaires.

Ce qui m'a le plus diverti pendant la traversée, c'est que parmi nos voyageuses il se trouvait une dame qui allait sur mer pour la première fois et qui faisait des cris, qui avait des peurs ; et puis le roulis, le roulis, donc ! ah ! le roulis, elle ne pouvait se tenir debout : c'est une drôle de femme, vous allez la voir. Car elle était bien pressée de venir vous trouver.

ZOÉ.

Une femme qui arrive de France et qui est bien pressée de venir nous trouver !

COURVAL.

Eh bien ! qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

ZOÉ.

On dit que les Françaises sont bien aimables.

COURVAL.

Oui, sans doute, on a raison.

SABORD.

Les Créoles ne leur cèdent en rien, mademoiselle Zoé.

ZOÉ.

Ah ! je devine ! c'est la dame qui vient pour vous épouser.

COURVAL.

Cela est fort possible... Mais Sainville ne revient pas... Je vais moi-même trouver le capitaine. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

ZOÉ, SABORD.

SABORD.

Comme vous voilà grandie mademoiselle Zoé ! vous n'étiez qu'un enfant quand je suis parti : vous promettiez de devenir bien jolie. Sarpejeu ! vous avez tenu parole.

ZOÉ.

Vous êtes bien honnête, Monsieur Sabord.

SABORD.

Honnête, non ; mais franc comme un marin. Vous ressouvenez-vous, Mademoiselle Zoé, que je vous faisais sauter sur mes genoux, que je vous appelais ma petite femme et que vous m'appeliez votre petit mari ?

ZOÉ.

Non, je ne me souviens pas de ça, Monsieur Sabord.

SABORD.

Je m'en souviens bien, moi ; eh bien, Mademoiselle Zoé, depuis ce temps-là j'ai toujours pensé à vous : je suis un bon garçon, vous êtes une jolie fille ; je n'ai pas le temps de faire l'amour long-temps parce qu'au premier coup de canon, il faudra lever l'ancre. Morbleu ! mettez votre main dans la mienne et soyez ma petite femme, vous verrez qu'il y a du plaisir d'avoir affaire à un marin.

ZOE.

Je vous crois bien, Monsieur Sabord ; mais ça ne se peut pas.

SABORD.

Comment ! est ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ZOE.

Je ne dis pas cela.

SABORD.

Est-ce que Sabord, n'est pas un galant homme ?

ZOE.

Bien au contraire.

SABORD.

Eh bien, morbleu !

*Air : Salut ô doux printemps.*

Puisqu'il faut à son tour  
Que princesse ou bergère  
S'embarque pour Cythère  
Et cède au Dieu d'amour.  
Il faut mettre à la voile  
Et partir à l'instant.  
Profitons du bon vent,  
Et suivons notre étoile :  
L'Amour tient l'aviron, } (*bis.*)  
Prenons-le pour patron.

ZOE.

Je suis bien fâchée de vous refuser, Monsieur Sabord, mais le cœur est pris.

SABORD.

Ah ! ah !.. quel est donc l'heureux mortel ?..

ZOE.

Quelqu'un qui ne se doute pas combien il est aimé.

SABORD.

Y a-t-il des gens heureux dans le monde ! mille bordées de canon ! si je le rencontrais, ce corsaire-là, je le...

*zoe, l'interrompant.*

Monsieur Sabord, vous m'aimez ! vous ne voudriez pas me faire de la peine.

SABORD.

Ah ! voilà Monsieur Sainville , avec une de nos voyageuses.

ZOÉ.

Est-ce la dame qui parlait tant de Monsieur Courval ?

SABORD.

Non , celle-là n'en parlait pas tant que l'autre.

ZOÉ.

Laissons-les causer , Monsieur Sabord ; et venez me conter quelque chose que je brûle de savoir. ( *Ils sortent.* )

## SCÈNE VIII.

mad. ST.-ANGE , SAINVILLE.

ENSEMBLE.

*Air : J'arrivons de rot' village.*

Après une longue absence ,

Quelle douce jouissance !

Revoir un parent chéri ,

Un tendre ami :

Ah ! quelle jouissance !

Quel heureux moment !

C'est vraiment charmant :

Quel heureux moment !

mad. DE ST.-ANGE.

Si loin de moi ,

Sur votre foi

Dites , puis-je compter encore ?

SAINVILLE.

De loin , vraiment ,

J'étais constant :

Mais de plus près je vous adore ,

Oui , de plus près je vous adore.

ENSEMBLE.

Après une longue absence , etc.

SAINVILLE.

Mais , ma chère cousine , quel heureux hasard !

mad. ST.-ANGE, avec l'accent provençal.

Je ne m'attendais guère, cher cousin, à une rencontre aussi agréable.

SAINVILLE.

Je n'ai pas cessé de penser à vous malgré mon éloignement : vous savez combien je vous aimais ; vous fûtes forcée par des parens cruels de vous unir à un homme bizarre, extravagant, ridicule.

mad. ST.-ANGE.

Assez raisonnable, cependant, pour me laisser au bout de six mois veuve et sans enfans.

SAINVILLE.

Mais expliquez-moi donc, je vous prie, le motif de votre voyage.

mad. ST.-ANGE.

Vous connaissez mon caractère. Encore une folie.

SAINVILLE.

On peut dire que les vôtres vous mènent loin.

mad. ST.-ANGE.

Quezaquo?... vous me blâmez, que je crois... et sans elles vous n'auriez pas le plaisir de me voir.

SAINVILLE.

J'en conviens, chère cousine ; mais vous êtes libre, je vous adore, je suis riche : rien ne s'oppose plus, j'espère, à notre union.

mad. ST.-ANGE.

Eh ! mon cher cousin, vous n'y êtes pas ! je viens ici de Marseille, tout exprès pour me marier.

SAINVILLE.

Se peut-il ?...

mad. ST.-ANGE.

Connaissez-vous un original nommé monsieur de Courval ?

SAINVILLE.

Si je connais Courval ? c'est mon associé.

mad. ST.-ANGE.

Eh bien ! c'est lui que je viens épouser.



SAINVILLE.

Où l'avez-vous connu ?

MAD. ST.-ANGE.

Je ne l'ai jamais vu.

SAINVILLE.

M'expliquerez-vous ce mystère ?

MAD. ST.-ANGE.

Tenez, cher cousin, lisez la lettre de monsieur Courval à son correspondant de Marseille :

SAINVILLE, *lisant.*

« Mon cher Mercour, je consens à tous les arrangemens  
 » que vous prendrez pour terminer ce malheureux procès.  
 » Un mariage entre les deux familles accommoderait tout.  
 » Eh bien, soit. Voyez si madame de St.-Marin a quelque  
 » fille ou nièce à pourvoir ; on lui donnera pour dot le fief  
 » qui est la cause de tant d'inimitiés depuis vingt ans ; je  
 » l'avantagerai de mon côté de 500,000 fr. Je désire que ce  
 » soit une femme dont le caractère sympathise avec le mien.  
 » Vous me connaissez depuis long-temps ; faites-lui mon  
 » portrait. Si elle consent à m'épouser et à se fixer en  
 » Amérique, qu'elle se présente avec cette lettre : je ferai  
 » honneur à ma signature à quinze jours de vue. Signé Cour-  
 » val, propriétaire à St.-Domingue.

MAD. ST.-ANGE.

J'espère que si votre Courval a de l'originalité, je ne lui cède en rien : faites deux mille lieues avec cette lettre pour épouser un homme que je ne connais pas, c'est bien d'une tête provençale.

SAINVILLE.

A peine dégagée des liens d'un hymen funeste, vous vous disposez à en contracter un aussi bizarre, sans penser à ce pauvre Sainville.

MAD. ST.-ANGE.

Eh ! si je n'eusse fait cette folie, vous retrouvais-je, puisque j'ignorais le lieu que vous habitez ?

SAINVILLE.

Ah ! ma cousine, vous le savez :

Zoé.

*Air : De ton baiser la douceur passagère :*

D epuis long-temps Sainville vous adore,  
Depuis long-temps vous régniez sur son cœur,  
Quand de vous perdre il connaît le malheur,  
Vous retrouvant doit-il vous perdre encore.

MAD. DE ST.-ANGE.

Comme autrefois , quoi ? Sainville m'adore !  
Malgré l'absence , il m'a gardé son cœur :  
Si la constance est garant du bonheur ,  
Je dois ici le retrouver encore.

SAINVILLE.

D'ailleurs , ma cousine , qui vous force à remettre cette  
lettre à Courval ?

MAD. ST.-ANGE.

Qui m'y force ? Et croyez-vous que je puisse m'en  
exempter ? j'ai été remise en confiance au capitaine de vais-  
seau , avec garantie de sa part de me remettre entre les  
mains du négociant Courval ; cependant , je vous l'avoue , je  
voudrais trouver un moyen de me dégager.

SAINVILLE.

Comment y parvenir ?

MAD. DE ST.-ANGE.

*Air : La douceur et la patience.*

Oui , Courval , malgré sa science ,  
Ne pourra lire dans mon cœur ,  
Et je puis , par un art trompeur ,  
L'abuser sur ce que je pense.  
Je dirai , pour lui faire peur ,  
Que je suis dure , atrabilaire ,  
Que , toujours de mauvaise humeur ,  
Mes défauts feront son malheur.

SAINVILLE.

Vos yeux diront tout le contraire.

MAD. ST.-ANGE.

Je ne puis pas les empêcher de me contredire.

## SCÈNE IX.

SAINVILLE, Mad. ST.-ANGE, SABORD.

SABORD.

Monsieur Courval n'est pas ici ?

SAINVILLE.

Non ; que lui veux-tu ?

SABORD.

C'est une de nos passagères qui le demande , mademoiselle de Vertbois.

Mad. ST.-ANGE.

C'est ma compagne de voyage ; elle ne peut me souffrir.

SAINVILLE.

Vous vous serez égayée à ses dépens.

Mad. ST.-ANGE.

C'est une folle de cinquante ans , qui a des prétentions à la jeunesse , et qui croit tous les hommes amoureux d'elle. Je ne me soucie pas de la rencontrer ; je sors : venez me retrouver au plutôt.

SAINVILLE.

Je vous rejoins à l'instant , ma chère cousine : Sabord , fais approcher cette dame.

SABORD.

Donnez-vous la peine , de venir par ici , Madame.

## SCÈNE X.

SAINVILLE , Mlle. DE VERTBOIS.

SAINVILLE.

Qu'y a-t-il pour votre service , Madame ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Madame ! madame ! vous vous trompez Monsieur , je suis demoiselle.

SAINVILLE.

Eh ! bien que désirez-vous, Mademoiselle ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Parler à monsieur Courval.

SAINVILLE.

Il est absent, mais si c'est pour affaire d'intérêt, je suis son associé.

Mlle. DE VERTBOIS.

C'est pour une lettre de change.

SAINVILLE.

Voulez vous me la montrer, Mademoiselle ?

Mlle. DE VERTBOIS.

La voici, Monsieur, elle est de monsieur Mercbur, son correspondant de Marseille.

SAINVILLE.

Permettez... (*Il la parcourt.*) Cent mille francs ! Mademoiselle, ce billet est personnel à monsieur Courval; lui seul doit l'acquitter, si vous voulez attendre son retour.

Mlle. DE VERTBOIS, serrant la lettre.

Oui, Monsieur, j'attendrai.

SAINVILLE.

Vous permettez que je vous quitte, j'ai quelques affaires, (*Il entre dans le pavillon.*)

## SCÈNE XI.

Mlle. DE VERTBOIS.

Il faut convenir que j'ai toujours eu du malheur. Aimée de tous les hommes, je n'ai jamais pu en épouser un seul; jouant tous les jeux avec beaucoup de bonheur, je m'y suis ruinée; enfin, j'ai passé ma première jeunesse et je n'ai plus l'espoir de m'enrichir ni de me marier. Je quitte la France, pour me fixer en Amérique; j'ai ramassé les débris de ma fortune: ils se montent à cent mille francs que doit me payer ce monsieur Courval: il paraît qu'il est solvable; cette habitation est fort belle... Ah !... quel est cet homme... Il lit attentivement, il a l'air bien agité.

## SCÈNE XII.

COURVAL, Mlle. DE VERTBOIS.

COURVAL, *tenant une lettre.*

Il n'y a plus à reculer, ou bien je passerai pour un homme sans caractère, pour un fou. Ah! Zoé!.. relisons cette lettre que vient de me remettre le capitaine Robert.

MON CHER AMI,

« A la grâce de Dieu, je vous envoie par le St.-Nicolas, capitaine Robert, une femme telle que vous la demandez par votre dernière du 4 Janvier. Votre famille jouit déjà du bonheur que lui procure cette union; je désire que vous soyez content : la commission était délicate, et c'est la première fois qu'on me charge d'un envoi semblable. Adieu, je suis pour la vie, votre ami Mercour. »

Mlle. DE VERTBOIS.

Monsieur, si je ne me trompe, vous êtes monsieur Courval?

COURVAL, *sortant de sa rêverie.*

Oui, Madame.

Mlle. DE VERTBOIS, *à part.*

Et toujours madame!.. (*Haut.*) Je suis demoiselle, Monsieur.

COURVAL.

C'est différent.

Mlle. DE VERTBOIS.

Très-différent, Monsieur, attendu qu'une demoiselle peut encore se marier.

COURVAL.

Que désirez-vous, Mademoiselle?

Mlle. DE VERTBOIS.

Je suis arrivée hier par le vaisseau le St.-Nicolas. Vous connaissez monsieur Mercour, de Marseille.

COURVAL.

Il est mon correspondant.

Mlle. DE VERTBOIS.

C'est de sa part que je viens.

COURVAL.

De sa part!

Mlle. DE VERTBOIS.

Oui Monsieur, avec une lettre de....

COURVAL, *examinant mademoiselle de Vertbois sans prendre l'effet.*

Ciel! se pourrait-il?...

Mlle. DE VERTBOIS.

Monsieur; l'effet est en bonne forme, et j'espère que vous y ferez honneur à l'échéance, quinze jours de vue.

COURVAL, *stupéfait.*

Ah! par exemple, Mercour se moque de moi.

Mlle. DE VERTBOIS.

Point du tout, Monsieur, comme il a su que j'avais l'intention de me fixer dans nos colonies, il m'a proposé cette affaire et j'ai accepté.

COURVAL, *avec dépit.*

De sorte que je serai victime des arrangements de M. Mercour!

Mlle. DE VERTBOIS.

Victime! je ne vous comprends pas.... M. Mercour ne m'aurait pas jouée à ce point, et je n'aurai pas fait deux mille lieues pour rien.

COURVAL.

Elle a raison : voyons à lui faire prendre quelques arrangements. Mademoiselle, il faut que je vous prévienne d'une chose : c'est que je ne suis point aimable du tout.

Mlle. DE VERTBOIS.

Et que m'importe votre caractère?

COURVAL.

Comment, Mademoiselle! le caractère n'est rien pour vous dans une affaire aussi importante?

Mlle. DE VERTBOIS.

Ma foi, non, Monsieur, je ne m'embarrasse nullement de vos qualités personnelles; votre fortune seule...

COURVAL.

Ma fortune !... quelle âme intéressée ! et voilà la femme que Mercour m'envoie ! oh ! assurément, je ne ferai point honneur à ma signature.

mlle. DE VERTBOIS.

Non ; eh bien ! Monsieur , il y a sans doute ici un tribunal ; je vais vous y citer , et nous verrons : ah ! vous ne ferez pas honneur à votre signature !

COURVAL.

Mademoiselle , entrons en arrangement.

mlle. DE VERTBOIS.

Non Monsieur , tout ou rien ; je vais d'abord aller trouver votre associé.

COURVAL.

Où me suis-je fourré ?

mlle. DE VERTBOIS.

Ah ! vous ne voulez pas faire honneur à votre signature !... au tribunal , au tribunal !... (*Elle sort.*)

## SCÈNE XIII.

COURVAL, *seul.*

En vérité , si je n'étais le héros de cette aventure , j'en rirais de bon cœur ; cependant vais-je me laisser tourmenter par cette vieille folle ?... ah ! ma chère Zoé !

## SCÈNE XIV.

COURVAL , ZOÉ , *au fond.*ZOÉ , *à part.*

Il parle de moi !

COURVAL.

Air : *De la maison de Jeanne-d'Arc* ; (par Doche.)

Je t'ai perdue , ô ma douce chimère ;

Adieu l'espoir dont je berçais mon cœur ,

Je ne dois plus compter sur le bonheur :

Je souffrirai , mais je saurai me taire.

n°. COUPLET.

J'avais pensé que mes jours sur la terre  
Seraient long-temps embellis par l'amour.  
O ma Zoé, sans espoir de retour,  
Je t'aimerais... mais je saurai me taire.

ZOÉ, s'écriant.

Vous m'aimez... ah ! quel bonheur !

COURVAL.

Vous m'écoutiez, Zoé ?

ZOÉ.

C'est le hasard qui m'a conduite ici.

COURVAL.

C'est fort mal, très mal, entendez-vous ?

ZOÉ.

Mais puisque...

COURVAL.

Laissez-moi, Zoé ! en vérité vous ne savez que me contrarier. (*Il sort brusquement.*)

## SCÈNE XV.

ZOÉ.

Comme il est bizarre ! il m'aime et il me gronde. Oh ! je sais bien pourquoi : Sabord m'a tout conté. Cette personne qui arrive de France avec une lettre pour l'épouser... il est maintenant bien fâché d'avoir signé... Oh ! si je pouvais la voir, je lui dirais...

Air : *Colas, sois moi fidèle.* (De Romagnési.)

Hélas ! hélas ! Mademoiselle,  
Laissez-moi lui donner ma foi :  
Plus que moi l'on peut être belle,  
Mais non l'aimer autant que moi.

Vraiment, ce n'est pas être sage,  
Ici je le dis sans détour,  
D'avoir entrepris ce voyage  
Pour le ravir à mon amour, (*bis.*)



Et monsieur Courval, je le gage, (*bis.*)  
Ne vous paiera pas de retour.

Hélas ! hélas ! Mademoiselle, etc.

## SCÈNE XVI.

ZOÉ, Mlle. DE VERTBOIS.

Mlle. DE VERTBOIS.

Je ne puis rencontrer son associé... oh ! il faudra bien que l'un ou l'autre acquitte mon effet.

ZOÉ.

Ah ! la voilà sûrement. Madame...

Mlle. DE VERTBOIS.

Qu'est-ce que c'est ?

ZOÉ.

C'est vous qui arrivez de France ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Oui.

ZOÉ.

Avec une lettre ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Sans doute ; après.

ZOÉ.

Ah ! n'exigez pas que monsieur Courval, tienne sa promesse.

Mlle. DE VERTBOIS.

Eh bien ! et celle-là aussi veut qu'on me ruine.

ZOÉ.

Vous le rendrez malheureux, et vous ne serez pas heureuse avec moi ; d'abord, il ne vous aime pas, j'en suis bien sûre, présent !

Mlle. DE VERTBOIS.

Que vient donc me conter cette petite impertinente ? parce qu'elle a une trentaine d'années de moins que moi, elle fait un embarras. Ah ! voici l'associé.

Zoé.

## SCÈNE XVII.

Mad. ST.-ANGE, SAINVILLE, ZOÉ, Mlle. DE VERTBOIS.

Mlle. DE VERTBOIS.

Eh quoi ! vous ici, madame ?

Mad. ST.-ANGE.

Ah ! c'est vous, ma chère compagne de voyage.

Mlle. DE VERTBOIS.

Qu'y venez vous faire ?

Mad. ST.-ANGE.

Présenter un effet assez singulier.

Mlle. DE VERTBOIS.

Ah ! vous ne risquez rien, si on vous le paie comme le mien.

ZOÉ, *a part.*

Comment ! encore une ?

Mad. ST.-ANGE.

Que voulez vous dire, mademoiselle de Vertbois ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Fiez-vous aux réputations ! la maison Courval et Sainville passe pour être très-solide ; et ces messieurs ne sont pas même solvables : je vais être obligée de faire protester cet effet.

SAINVILLE.

Comment ! Mademoiselle, Courval a refusé de vous payer ?

Mad. ST.-ANGE.

Est-t-il possible !

Mlle. DE VERTBOIS.

Très-positivement, il m'a dit pour ses raisons qu'il n'était pas aimable, qu'il avait un mauvais caractère, et mille autres baliernes.

Mad. ST.-ANGE.

Ah ! je vois ce que c'est : il a pris sa lettre pour la mienne.

ZOÉ.

Madame, est-ce que vous venez aussi pour épouser Monsieur Courval ?

MAD. ST.-ANGE.

Cela vous intéresse-t-il, mon enfant ?

ZOÉ.

Si cela m'intéresse ? je le crois bien. Si vous l'aviez entendu tout-à-l'heure, il se croyait seul, il disait en parlant de moi...

Air : *Mamie, ma douce mie.* (De Jardin.)

Je l'aime,  
Vraiment, je l'aime,  
Puis il disait tout bas :  
Pour mon malheur extrême,  
je ne l'épouse pas,  
Hélas !  
Je ne l'épouse pas.

De le voir heureux  
Je ferais mon bien suprême :  
Ah ! toutes les deux,  
Laissez-moi le rendre heureux.

Je l'aime,  
Vraiment, je l'aime ;  
Je vous le dis tout bas,  
Vous n'aimez pas de même,  
Ne l'épousez donc pas,  
Hélas !  
Ne l'épousez donc pas.

SAINVILLE.

Ah ! ma chère cousine, l'excellente occasion ! il y a longtemps que je m'en doutais. Sois tranquille, Zoé, tu n'as pas de rivale.

ZOÉ.

Mais si ! Ces dames qui veulent l'épouser toutes deux...

Mlle. DE VERTBOIS.

Que dit donc cette petite sottie ?

SAINVILLE, *avec vivacité.*

Je l'entends à merveille. Soyez tranquille, Mademoiselle : votre lettre sera acquittée ; je m'en charge. Toi, Zoé, tu seras heureuse. Mesdames, faites-moi le plaisir de passer là-dedans. Zoé, accompagne ces dames, et fais ce que madame de St.-Ange va te prescrire.

Mlle. DE VERTBOIS.

Vous me promettez...

SAINVILLE.

De vous faire payer vos cent mille francs ; vous , ma chère cousine. (*Il lui parle bas*)

MAD. ST.-ANGE.

C'est à merveille.

SAINVILLE.

Le voici ; laissez-moi seul avec lui.

(*Les femmes entrent dans le pavillon.*)

## SCÈNE XVIII.

SAINVILLE, COURVAL.

SAINVILLE.

Eh bien, mon ami, tu te fais de belles affaires. Comment ! des effets, et tu ne les acquittes pas ? cela va donner à notre maison une jolie réputation.

COURVAL.

Ah ! Monsieur plaisante.

SAINVILLE.

Au moins quand on contracte de pareils engagements , on les fait signer par son associé : je les aurais peut-être remplis avec plus de scrupule que toi.

COURVAL.

Moque-toi de moi , tu as beau jeu ; tu as vu la charmante femme que Mercourt m'envoie.

SAINVILLE.

Mais elle n'est pas si mal ; d'abord , pour la jeunesse...

COURVAL.

Oui, elle en a eu... autrefois.

SAINVILLE.

Elle est fort aimable.

COURVAL.

La raillerie ne me plaît pas en ce moment.

SAINVILLE.

Ce n'est point de la raillerie, la chose est très-sérieuse ; et je t'assure que tu seras obligé de faire honneur à ta signature.

GOURVAL.

Jamais ! j'aimerais mieux faire le sacrifice de toute ma fortune.

SAINVILLE.

Voilà ce que c'est que de ne vouloir jamais agir comme les autres : mais , console-toi , mon ami , nous allons faire deux noces à-la-fois ; l'exemple me gagne et je me marie aussi.

GOURVAL.

Comment ?

SAINVILLE.

Tu ne sais pas mon bonheur ; le même vaisseau qui t'amenait ta prétendue , amenait aussi la mienne.

GOURVAL.

Explique-toi.

SAINVILLE.

Cette aimable cousine dont je t'ai parlé si souvent , elle est veuve et vient d'arriver ici.

GOURVAL.

Je t'en félicite , mon ami.

*(En ce moment , Sainville fait un signe du côté du pavillon et les deux femmes en sortent. Zoé reste à l'entrée e t écoute.)*

## SCÈNE XIX.

SAINVILLE , Mad. ST.-ANGE , COURVAL , Mlle. DE VERTBOIS.

SAINVILLE.

Permetts que je te présente ma cousine.

COURVAL.

Madame...

Mad. ST.-ANGE.

Vous voyez , monsieur Courval , une femme enchantée de faire votre connaissance.

COURVAL.

Celle d'une jolie femme est toujours fort agréable.

Mad. ST.-ANGE.

Monsieur Courval est galant.

Mlle. DE VERTBOIS.

Pas pour tout le monde.

COURVAL , se retournant.

Ah ! Mademoiselle , je ne vous voyais pas !

Mlle. DE VERTBOIS.

On n'aime pas à voir les gens à qui l'on doit.

COURVAL.

Mademoiselle, je ne nie pas ma dette.

Mlle. DE VERTBOIS.

Non, mais vous ne voulez pas payer.

COURVAL.

Payer de ma personne.

Mlle. DE VERTBOIS.

Je me moque bien de votre personne ; c'est votre argent que je veux.

COURVAL.

Ah ! que ne parliez-vous ? voulez-vous deux cent mille francs, trois cent mille francs pour annuler cette maudite promesse ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Eh non, il ne me faut que cent mille francs.

COURVAL, *avec joie.*

Cent mille francs, c'est en être quitte à trop bon marché, j'en veux donner deux cents.

Mlle. DE VERTBOIS.

Vous en êtes bien le maître ; je les prendrai. (*Elle lui donne sa lettre de change*)

COURVAL.

Que vois-je ?... mais Mademoiselle, ce n'est donc pas vous qui venez pour m'épouser ?

Mlle. DE VERTBOIS.

Vous épouser !... ma foi non !... mais si voulez par-dessus le marché.

COURVAL.

Non, non, étourdi que je suis ! j'ai fait un quiproquo.

MAD. ST.-ANGE.

Oui, Monsieur, la lettre de mademoiselle n'était que pour de l'argent ; c'est moi qui était porteur de l'autre.

COURVAL.

Vous, Madame ?

MAD. ST.-ANGE.

Eh ! sans doute ; mais en arrivant ici j'ai retrouvé mon cousin à qui je suis fort attachée : alors ne voulant pas faire usage de votre billet d'honneur, je l'ai passé à l'ordre d'une autre personne.

COURVAL, *très-surpris.*

A l'ordre d'une autre personne ?

MAD. ST.-ANGE.

Je n'entends pas très-bien les affaires ; mais je crois que cela se fait ainsi.

SAINVILLE.

Oui, ma cousine ; oui, ces effets-là sont payables au porteur.

COURVAL.

Nouvel embarras... Madame, j'aurais été trop heureux...

MAD. ST.-ANGE.

Du tout, Monsieur, du tout, j'aimais ailleurs ; vous n'auriez pas été heureux avec moi,

COURVAL.

Mais à qui donc avez-vous passé mon billet ?

SAINVILLE.

Le porteur ne peut tarder à se présenter.

## SCÈNE XX.

SAINVILLE, MAD. ST.-ANGE, ZOÉ, COURVAL,  
Mlle. DE VERTBOIS, ensuite SABORD.

ZOÉ, *tenant la lettre à la main.*

Monsieur Courval, ferez-vous honneur à votre signature ?

COURVAL, *prenant la lettre.*

Comment ! (*Il lit.*) Passé à l'ordre de mademoiselle Zoé...  
Ah ! mon ami, ah ! Madame !..

ZOÉ.

Air : *Faut l'oublier.*

Acceptez-vous un tel échange ?

COURVAL.

Oui, ma Zoé peut y compter.

Ah ! puis-je laisser protester

Ce billet qui paraît étrange ?

ZOÉ.

Mon bonheur est donc assuré,

D'aujourd'hui je sens qu'il commence.

COURVAL.

Ce billet est bien à mon gré ;

Et même avant son échéance.

Je le paierai. (*bis.*)

SABORD.

Ah ! mademoiselle Zoé, je ne m'étonne plus que vous m'ayez refusé... Vous prenez là un pilote devant lequel je dois baisser pavillon.

Mlle. DE VERBOIS.

Comment ! mon garçon ; est ce que tu aurais envie de te marier ?

SABORD.

Pourquoi pas ? c'est un voyage comme un autre ; et si je trouvais une frégate un peu lestée...

Mlle. DE VERBOIS.

Est-ce que cent mille francs ne valent pas bien dix-huit ans et une jolie mine ?

SABORD.

Sarpejeu ! vous me tentez. (*A part.*) La frégate est un peu vieille ; mais c'est égal. ça peut se radouber. (*Haut.*) Eh ! bien nous verrons, ma charmante boussole.

Mlle. DE VERBOIS.

Mais surtout plus de voyages ?

SABORD.

Soyez tranquille, vous serez aimée à domicile.

VAUDEVILLE.

*Air : Amourgaité et folie. (Des rendez-bourgeois.)*

COURVAL.

Lorsque du mariage  
Nous faisons le voyage,  
Celui qu'amour engage  
Va sans effort

Au port.

TOUS.

Lorsque, etc.

ZOÉ.

Zoé jeune et naïve  
A droit d'être craintive ;  
Maint écueil sur la rive  
Arrête hélas !

Ses pas.

Mais que dans son voyage  
Votre main l'encourage ;  
Elle atteindra, je gage,  
Sans nul effort

Le port.

FIN.